Les crevettes de Monta

À Montalivet, nos vacances commençaient toujours par une crevette.

Pas par la mer. Pas par les valises jetées sur les lits ni par les fenêtres ouvertes sur l'odeur des pins. Par une crevette grise achetée au marché, décortiquée debout, entre deux étals, et mangée avant même d'avoir payé.

— Juste pour vérifier si elles sont bonnes, disait mon père.

Elles l'étaient toujours.

Je suis revenue à Monta quinze ans plus tard, seule, avec l'idée absurde que rien n'aurait changé. Le marché débordait encore de paniers, de melons, de savons colorés et de voix qui s'interpellaient. Le parfum des poulets rôtis se mélangeait à celui des pêches mûres. Plus loin, derrière les pins, l'océan faisait entendre sa grosse respiration.

J'ai trouvé le poissonnier.

— Deux cents grammes de crevettes grises et six huîtres, s'il vous plaît.

L'homme a rempli une petite poche de papier blanc.

— Vous n'oubliez pas le citron ?

J'ai failli lui répondre que non, je n'avais rien oublié. Ni les doigts qui sentaient l'iode, ni le jus des huîtres renversé sur la nappe, ni mon père affirmant chaque été que les vagues de Monta étaient les plus belles du monde.

J'ai simplement ajouté un citron.

Sur la plage, le vent s'est emparé de ma serviette avant que j'aie pu m'asseoir. J'ai couru derrière elle comme une idiote. Une vague a rempli mes sandales. Une deuxième a mouillé le bas de ma robe.

Et j'ai ri.

Un rire immense, inattendu, presque aussi bruyant que l'océan.

Un petit garçon m'a aidée à récupérer la serviette.

— Vous ne savez pas qu'ici, le vent vole tout ? m'a-t-il demandé très sérieusement.

Je lui ai offert une crevette pour le remercier. Il l'a observée avec méfiance, puis l'a portée à sa bouche.

— Elle est bonne.

— Tu es sûr ?

Il en a pris une deuxième pour vérifier.

Son père nous a rejoints, confus, avec un couteau à huîtres. Alors nous avons improvisé un déjeuner sur le sable. Il ouvrait les coquilles, son fils volait les crevettes et je pressais le citron avec tant de maladresse que nous en recevions tous dans les yeux.

Les huîtres avaient exactement le goût dont je me souvenais.

Ou peut-être pas.

Peut-être que les souvenirs ne nous attendent pas sagement là où nous les avons laissés. Peut-être faut-il les nourrir de nouveaux rires, de doigts salés et de rencontres imprévues.

À Monta, les vagues ne rendent jamais ce qu'elles emportent.

Elles vous apprennent seulement à aimer ce qu'elles ramènent.